

Bronislaw Baczko (1924-2016)

Michel Porret, François Rosset, Jean Ehrard

DANS **ANNALES HISTORIQUES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE** 2016/4 n° 386 , PAGES 185 À 190
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0003-4436

ISBN 9782200930288

DOI 10.3917/ahrf.386.0185

Date de mise en ligne : 27/01/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-annales-historiques-de-la-revolution-francaise-2016-4-page-185?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



BRONISLAW BACZKO (1924-2016)

Michel PORRET, François ROSSET et Jean EHRARD

Adieu à Bronislaw Baczko. Les Lumières et l'utopie sont en berne¹

Né à Varsovie le 23 juin 1924, Bronislaw Baczko s'est éteint chez lui parmi ses livres et ses papiers le 29 août 2016 à Genève. Il a travaillé d'arrache-pied jusqu'à son dernier souffle. Le généreux historien des idées, de Rousseau, de l'utopie, des imaginaires sociaux et de la Révolution française laisse une œuvre dense et considérable, traduite internationalement. De 1974 à 1989, il a donné à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève ce qu'elle peut avoir de meilleur en termes de recherche et d'enseignements. Récipiendaire en 1999 du Prix de la Ville de Genève, il reçoit en 2011 le Prix Balzan pour sa contribution à la réflexion philosophique consacrée à la pensée de Rousseau et à l'étude des conséquences politiques et sociales du mouvement des Lumières sur les événements de la Révolution française. Sa disparition suit de près la publication en juillet 2016 du *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières* (Georg) qu'il a préparé et codirigé depuis 2012 avec Michel Porret et François Rosset.

Après son enfance de lecteur insatiable et d'amateur passionné de films américains dans la Varsovie de l'avant-guerre, il traverse orphelin avec son frère aîné l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale après avoir fui sa ville natale. Officier dès 1943 dans l'armée polonaise formée en URSS par les rescapés du parti communiste, il participe à la libération de Berlin puis découvre Rousseau en 1945 dans les ruines de Varsovie.

(1). Hommage paru dans *Le Temps*, le 4 septembre 2016, et reproduit avec l'aimable autorisation des auteurs et du journal, que nous remercions.

Soutenant en 1953 sa thèse sur la *Société démocratique polonaise* — diaspora polonaise dispersée en Europe après la révolte libérale de 1830 —, Baczko effectue deux séjours parisiens grâce au soutien de l'UNESCO (septembre 1956) et de la fondation Ford (1959). Accompagné la seconde fois par le grand historien de l'économie Witold Kula, marxiste libertaire, complice de Fernand Braudel rencontré dans un *oflag*, Baczko approfondit l'œuvre de Rousseau, croise Edgar Morin et Lévi-Strauss dans les couloirs de la Sorbonne et se rapproche de la Sixième section de l'École pratique des hautes études (aujourd'hui *EHESS*).

Enseignant à l'université de Varsovie l'histoire de la philosophie, Baczko y est nommé professeur en 1966. Marxiste désenchanté face aux crises des années 1953-1957 (antisémitisme officiel en URSS, procès politiques, complot des blouses blanches, chute de Béria, XX^e Congrès du Parti communiste, répression de l'insurrection ouvrière de Poznan par l'armée polonaise), animant avec d'autres complices un séminaire libre ouvert sur l'actualité de la décomposition du marxisme et du système communiste, Baczko publie sa magistrale monographie *Rousseau. Solitude et communauté* (1964, traduit en français en 1974).

Normalisation autoritaire, accusation de révisionnisme et antisémitisme : dès mars 1968, Baczko et d'autres intellectuels, dont le philosophe Leszek Kolakowski, subissent les foudres du régime communiste. Le séminaire est diffamé. Discrédité, humiliations, interdiction d'enseigner et de publier : les humanistes de Varsovie entrent en enfer. Fort de son ancrage dans le cosmopolitisme fraternel de la république des Lettres, Baczko rejoint avec sa famille en décembre 1969 l'université de Clermont-Ferrand à l'invitation expresse de Jean Ehrard, éminent spécialiste des Lumières, pour y enseigner jusqu'en 1973 l'histoire des idées. La patrie de l'exilé Baczko devient l'enseignement et la recherche.

Se rapprochant de Genève via l'œuvre de Rousseau, Baczko y noue un réseau d'amitiés avec les historiens Seven Stelling Michaud et Jean-Claude Favez, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, artisan de sa nomination en 1974 comme professeur ordinaire au Département d'histoire générale. Jusqu'en 1989, attentif et impliqué dans le dégel polonais, Baczko y occupe la double chaire, unique en Europe, d'histoire des mentalités et d'histoire de l'histoire. Dans les parages de la *Société Jean-Jacques Rousseau*, avec ses amis et complices Alain Grosrichard et Jean Starobinski, l'historien fonde et anime depuis 1974 le *Groupe d'étude du XVIII^e siècle*, atelier pluridisciplinaire où résonnent les voix des ténors et des débutants qui étudient le siècle de Voltaire. Autour des Lumières et de la Révolution, son réseau universitaire repose sur des amitiés

inséparables de complicités et d'échanges intellectuels avec notamment Krzysztof Pomian, Jean-Marie Goulemot, Colin Lucas, ainsi que François Furet et Mona Ozouf pour qui il rédige quatre articles substantiels du *Dictionnaire critique de la révolution française* (Flammarion, 1988), notamment celui emblématique « Lumières » qui montre que le siècle de Voltaire n'est pas la cause de la Révolution mais que celle-ci est impensable coupée des Lumières.

Charisme, disponibilité, humanité à fleur de peau, générosité intellectuelle, œil curieux de tout, pipe au vent : l'immense pédagogue attire des foules d'étudiant-e-s qui se pressent dans ses enseignements (cours, séminaires). Qui en redemandent encore et encore. Apprenant à penser et construire les objets du savoir que dispense Baczeko avec une modestie proverbiale teintée d'humour, ils acquièrent l'autonomie intellectuelle que valident ses cours et ses séminaires. Les Lumières, détachées de leur téléologie révolutionnaire, y occupent la place centrale que déploient, outre d'innombrables articles et contributions médiatiques, les trois gros ouvrages qu'il publie sur la Révolution française dans l'héritage controversé des Lumières après les *Lumières de l'Utopie* (Payot, 1978), *Une éducation pour la démocratie* (Garnier, 1982) et *Les imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs* (Payot, 1984). *Comment sortir de la Terreur. Thermidor et la Révolution* (Gallimard, 1989) montre comment une révolution qui ne peut tenir ses promesses reconnaît que l'espoir social et politique se brise. En 1997, *Job, mon ami. Promesse du bonheur et fatalité du mal* (Gallimard) revient sur les Lumières pensées comme le moment où se nouent inexorablement le droit au bonheur de l'humanité et la fatalité du mal que parfois surmonte la Cité juste en Utopie. Publié sous forme d'un énorme livre de poche, *Les Politiques de la Révolution française* (Gallimard, *folio histoire*) articule le paradoxe de la culture politique révolutionnaire qui veut maîtriser le temps de l'histoire mais qui est dépassée par un présentisme politique qui brise la vie collective et les destins individuels entre passions et espoirs révolutionnaires.

Dans notre monde déboussolé et violenté, Baczeko nous aide à penser l'espoir démocratique comme utopie contemporaine née du siècle de Rousseau. Ses travaux d'historien énoncent notre dette envers les Lumières qui rappellent que rien ne peut remplacer les droits de l'homme comme valeur rectrice de la modernité sociale et politique. Pensant la naissance de la démocratie, l'œuvre de Baczeko s'inspire de l'idéal démocratique du savoir qu'il incarne dans nos cœurs et nos esprits comme un humaniste d'aujourd'hui. L'héritage universel de Voltaire et de Rousseau qu'il a



contribué à transmettre à des générations d'étudiants rejoint celui de Condorcet.

Mettant son espoir d'homme traqué par la Révolution dans les « manifestations de la perfectibilité humaine », Condorcet rédige en 1793 son ultime ouvrage *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (posthume, 1795). Depuis quelques mois, infatigable lecteur d'ouvrages savants mais aussi de romans policiers, Bronislaw Baczko avait sur l'établi un gros texte sur l'histoire de la perfectibilité, entre l'enthousiasme de Condorcet et l'apparent scepticisme de Benjamin Constant. L'espoir libérateur des Lumières trouve son sens dans la parole juste et fraternelle de l'historien Bronislaw Baczko qui dans la tourmente du XX^e siècle a pensé la continuité et les ruptures dramatiques de l'histoire depuis la Révolution française. Son rire, ses avertissements, son appétit de lectures, son irrévérence faces aux préjugés, sa silhouette fragile et sa présence manqueront durablement à sa famille, à ses amis, à ses collègues et à son université trop souvent aujourd'hui coupée de ses racines humanistes.

Michel PORRET (UNIGE), François ROSSET (UNIL)

Bronislaw Baczko : pleurer Socrate ?

Je connaissais Bronislaw Baczko depuis cinquante ans. C'est en 1966 qu'à son initiative et à l'invitation de l'Académie polonaise des sciences, je m'étais rendu pour la première fois à Varsovie. Le spécialiste de Rousseau qu'était Baczko s'était intéressé à ma thèse sur « l'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle » et il avait souhaité en connaître l'auteur.

Dès le premier contact, une pleine sympathie humaine et intellectuelle s'était installée entre nous ; j'avais été aussi très touché de l'accueil chaleureux que m'avaient fait Madame Baczko et leurs deux filles. Je ne peux oublier non plus la cordialité des jeunes collègues Pomian et Hinz qui firent avec Broniek et moi, un mardi, la visite du village de Chopin, après laquelle nous décrétâmes que le mardi resterait le plus beau jour de l'année.

J'eus peu après l'occasion d'apprécier l'humour du philosophe. Au café de l'hôtel *Europaiski* je m'étonnais de ce qu'à consommation identique la note des petits déjeuners pût varier tous les jours. Comme je faisais part à Broniek de mon étonnement, il me répondit très sérieusement : « Voyons, mon ami, si l'addition augmente un peu tous les jours, c'est qu'une de ses

composantes varie. Or qu'est-ce qui change d'un jour à l'autre, même dans le plus stable des régimes socialistes ? La date ! Le serveur la compte dans ton addition ».

De retour à Clermont, je gardais par correspondance le contact avec mon nouvel ami. Mais en 1968, j'appris avec inquiétude qu'il affrontait de graves ennuis. Un vent de fronde avait soufflé à Varsovie aussi ; il fallait punir les responsables. Baczek fut désigné comme l'incarnation du mauvais esprit universitaire, et les sanctions s'abattirent. Rayé des catalogues et bibliographies, il n'avait jamais existé.

Révolté par cette situation faite à un ami que j'admirais, je cherchais le moyen de l'aider. Venant d'être élu doyen de ma Faculté, je pus en convaincre les instances de l'opportunité d'offrir à Baczek un poste de professeur associé – qui ne pouvait hélas qu'être que temporaire. Début 1969, Antoinette – mon épouse, disparue deux mois avant lui – et moi accueillîmes ainsi en gare de Riom la famille Baczek avec sa petite chienne Têta.

Comment le visiteur allait-il s'intégrer au milieu universitaire clermontois, philosophe parmi les littéraires, Polonais parmi les Auvergnats ?

Je lui proposai d'assurer avec moi une option, bidisciplinaire, de « civilisation du XVIII^e siècle ». Dès la première séance, Bronek dissipa mes légères inquiétudes : parfaitement à l'aise, il fascinait naturellement les étudiants. Je compris que les autorités de son pays lui avaient rendu un bel hommage en le rendant responsable de la fronde étudiante de Varsovie.

Bronek ne dispensait pas seulement un savoir, il était un éveilleur, un accoucheur de pensée. Deux membres de ma petite tribu familiale en firent vite le constat : Baczek, disait Antoinette, a le don rare de laisser à ses interlocuteurs le sentiment qu'ils sont intelligents. Et mon fils de quatorze ans le définit de façon lapidaire : « Baczek, c'est Socrate. »

Socrate, oui, avec sa curiosité, son attention au cheminement de la pensée d'autrui, sa bienveillante ironie. Socrate n'est plus. Physiquement, Baczek-Socrate a quitté ceux qu'il aimait et ce monde sur lequel il ne cessait de s'interroger.

Faut-il pleurer Socrate ? Comment ne pas pleurer un ami si cher ? Mais il faut surtout retenir le legs qu'il laisse à tous ceux qui l'ont connu : l'ouverture aux autres, l'agilité de l'esprit, l'intelligence exigeante et tonique.

Pleurer Socrate sans se laisser engluer dans une stérile tristesse, suivre plutôt, chacun à sa manière, l'exemple de Bronek Baczek.

Jean EHRARD



Michel PORRET
Université de Genève
michel.porret@unige.ch

François ROSSET
Université de Lausanne
francois.rosset@unil.ch

Jean EHRARD
Université Blaise Pascal Clermont II
Jean-ehrad2@wanadoo.fr